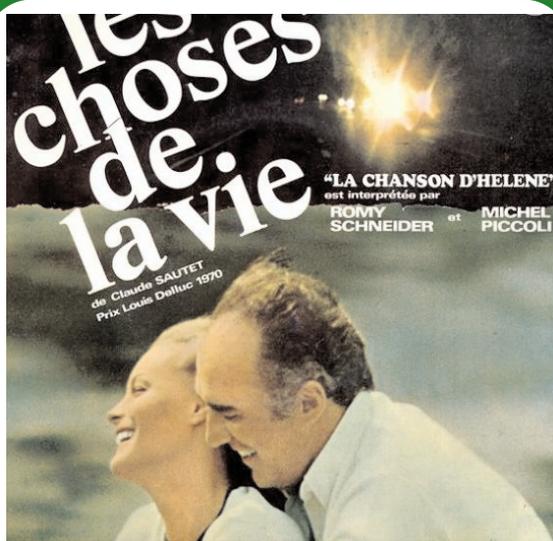


Le Galetpin

- ROUGE -

n°31 - 1^{er} juin 2020



12.05, décès de Michel Piccoli
24.05, décès de Jean-Loup Dabadie

LÂCHER LA PLUME...	2
VAGABONDAGES LITTÉRAIRES	
. <i>La langue des oiseaux</i> , C.Hunzinger	3
. <i>Billy-ze-Kick</i> , J.Vautrin	4
. <i>325.000 francs</i> , R.Vailland	5
. <i>Un secret sans importance</i> , A.Desarthe	6
LITTÉRATURE JEUNESSE	
. <i>Chut! On a un plan</i> , C.Haughton	7
. <i>Les loups sont revenus!</i> , G. de Pennart	7
ROMAN GRAPHIQUE	
. <i>La mémoire dans les poches</i> , Le Roux-Brunschwig	8
POÉSIE	
. Triolet, villanelle et pantoun	10
AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...	
. <i>Au secours! Il y a un philosophe qui me suit!</i>	12
CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ	
. <i>L'idée et la forme</i>	14



Jean-Loup Dabadie

Le 24 de ce mois qu'il est parti, à 82 ans. C'est dire si, depuis ses trente ans et

Ce soir mon petit garçon mon enfant mon amour Il pleut sur la maison mon garçon, mon amour Comme tu lui ressembles... il en avait écrit, des chansons! Il reprend là l'héritage paternel, son père Marcel ayant écrit pour Chevalier, Claveau, Les Frères Jacques... Je citais Reggiani. Dabadie est un fidèle et il lui écrira aussi *Et puis* (68), *De quelles Amériques* (70), *L'Italien* (71), *Hôtel des Voyageurs* (72), *Le temps qui reste* (2002)...

Il écrira aussi à mon sens sens le plus beau de Polnareff: *Tous les bateaux, tous les oiseaux* et *Dans la maison vide* (69), *On ira tous au paradis* (72), *Lettre à France* (77)... Mais c'est surtout à Julien Clerc que son nom restera attaché. Il lui écrira 30 chansons, dont, inoubliable, *Femmes je vous aime* (82) et *Ma préférence* (77). Et puis Sardou, Dutronc, Régine... enfin, tout le monde. Sans oublier Jean Gabin et son magnifique

La vie, l'amour, l'argent, les amis et les roses
On ne sait jamais le bruit ni la couleur des choses
C'est tout c'que j'sais! Mais ça, j'le SAIS...!

Et puis il y aura à jamais la voix de Romy Schneider :

Ce soir nous sommes septembre

Et j'ai fermé ma chambre

Le soleil n'y entrera plus

Tu ne m'aimes plus

Là-haut un oiseau passe comme une dédicace

Dans le ciel...

Avant dans la maison j'aimais quand nous vivions

Comme un dessin d'enfant

Tu ne m'aimes plus

Je regarde le soir tomber dans les miroirs

C'est la vie...

L'histoire n'est plus à suivre et j'ai fermé le livre

Le soleil n'y entrera plus

Tu ne m'aimes plus...

Personnellement, Monsieur Dabadie, j'ai toujours préféré l'académie de l'Autrichienne à la Française...

Les amis loirétains de l'association Au Fil des Mots – une de ces officines discrètes où s'échangent les phrases et les idées – a lancé, à la mi-avril, l'idée des « 24h d'écriture pour s'évader ». Cent textes leur sont parvenus. Ils les ont regroupés et organisés en un livre très dense d'un peu plus de 200 pages au format facile à manier (16x24). Les recettes de la vente seront intégralement versées à un fond d'aide aux personnels soignants.

L'ouvrage est vendu 12€. Le port est gratuit.

Il suffit d'envoyer un chèque à l'ordre de A.F.D.M. à l'adresse suivante:

AFDM, 12 rue Pablo-Picasso, 45400 Fleury-les-Aubrais.



Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Roger Wallet

A participé à ce numéro :

L. Demozay, A. France, M. Frétoy,

A. Labbaye, R.Lehallier

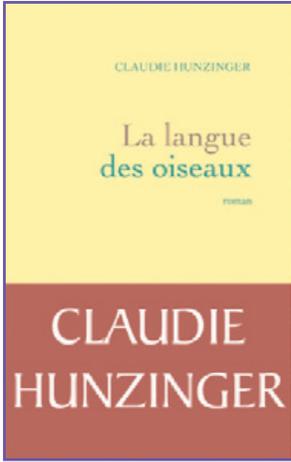
site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

CLAUDIE HUNZINGER

«LA LANGUE DES OISEAUX»



Certes, nous souhaiterions tous nommer et comprendre le chant de l'accenteur-mouchet ou de la sittelle torchepot. Cependant, ne vous méprenez pas, je ne vais pas vous l'apprendre, l'ignorant hélas moi-même.

Par contre, autrefois, les alchimistes entendaient par *langue des oiseaux* le sens caché des

mots. Pourquoi le mot *concupiscent* nous choque-t-il tant? C'est le poète Michel Butor qui l'affirme: «Un mot est hanté par tous les mots qui lui ressemblent». Claudie Hunzinger, plasticienne et écrivaine, signe *La langue des oiseaux*, un ouvrage tout en délicatesse, où le double sens de cette expression se perçoit en filigrane.

Zsa-Zsa, la narratrice, romancière elle-même, fuyant son quotidien, Paris, un boulot insatisfaisant de correctrice dans une maison d'édition, un compagnon amer et sarcastique, prend la route de l'Est par un jour tempétueux de novembre pour s'installer, solitaire, en pleine forêt vosgienne, dans une baraque qu'elle a louée à l'année. Solitaire, pas tout à fait, elle a pour compagnons Emily Dickinson, Li Po, Tu Fu, Isaac Babel et son I-Mac. Son programme «traduire [ses] Chinois et observer les oiseaux».

Une semaine plus tard, elle file sur e-Bay et cherche une marque de vêtements d'occasion. Là, une annonce retient son attention. Après avoir enchéri, elle devient la potentielle acheteuse d'un blouson noir. C'est le point de départ d'une rencontre insolite entre Zsa-Zsa, fascinée par l'écriture des annonces successives de Kat-Epado et Sayo, dont c'est le

pseudo, une mystérieuse Japonaise au rire de corbeau, la future oiseau-fille aux yeux de sa nouvelle amie. Qu'est-ce qui les lie? Vers quoi mène cette relation étrange? C'est le propos de ce roman éclatant de poésie où se conjuguent nature, écriture et culture.

Je relève une réflexion de la narratrice: «Écrire, c'est peut-être ça, avoir possédé des ailes». En ce temps que nous venons de vivre, n'avions-nous pas perdu nos ailes? Je n'ai jamais autant noirci de pages... et vous? Elle dit aussi, séduite par le charme maladroit de l'écriture de Sayo, l'opposant à son propre français châtié: «On se dégoûte de bien écrire». Au milieu des forêts «bleu de Prusse» s'amorce pour chacune un tournant de leur vie. Mais lequel?

Un univers empreint de poésie nostalgique où se croisent deux solitudes, leurs mots, leurs passés, le chant des oiseaux, le secret magique des vêtements, une hermine blanche, une vieille fermière... Un monde fragile servi par une écriture subtile, un enchantement qui perdure et croît à la relecture confinée.

Un extrait:

«Une fois le feu lancé, entre deux rafales de neige, je suis sortie chercher Emily Dickinson laissée dans la voiture. Je l'ai transportée à l'intérieur de la baraque. Je l'ai déposée sur le plancher. Poèmes et Lettres, leurs différentes traductions en regard du texte original, ont alors formé un petit tas, une présence. [...] Et j'avais du mal, à vrai dire un vague à l'âme insurmontable, à me retrouver en pleine forêt dans la seule compagnie d'un ange américain du XIX^e siècle, qui sur la couverture des deux Corti, l'un sépia, l'autre gris, comme dédoublé, ne me regardait pas.» (p.18)

Danièle Perrault ♦



La langue des oiseaux,
Claudie Hunzinger, Grasset,
2014

«BILLY-ZE-KICK»



Un touche-à-tout de génie, ce Vautrin. D'abord dans le cinéma (comme réalisateur et comme scénariste) puis dans la littérature (il aura, entre autres, le Goncourt pour *Un grand pas vers le bon Dieu* en 87). D'où vient alors que je ne suis pas du tout entré dans ce livre et que, pire, l'auteur m'y a prodigieusement agacé?

C'est qu'à aucun moment je ne crois à ses personnages. Je dirais que Vautrin tombe dans

la facilité. À entasser les personnages complètement déjantés, rien de plus facile que d'accumuler les invraisemblances, les péripéties les plus cinglées puisqu'il n'y a aucune logique dans ce « récit ».

On est en 74, c'est son second roman. Il y a quinze ans que Queneau a publié son « Zazie dans le métro ». Difficile d'échapper à la comparaison avec l'héroïne de Vautrin, Julie-Berthe, même âge, aussi délurée que son inspiratrice mais elle est affublée d'un zozotement, Zulie-Berthe. Il suffit de relire le résumé du Queneau pour se rendre compte que Vautrin y a puisé sa folie.

Mais il en fait mille fois trop ! Là où Queneau avait inventé une langue, Vautrin l'industrialise et écrit du sous-Audiard (cf. la photo). Un exemple (à mi-roman) : *À c'theure, Charlot Bellanger refoulait du goulot et bobinait du colon avec enflure du pancréas et tortillon dans le grêpe tripou tellement son épicurien dîner savénait difficiles à sucdigestiver.*

Et c'est pourtant le même Vautrin qui signera, en 81, les dialogues du chef-d'œuvre de Miller *Garde à vue* – ce long face-à-face entre Ventura et Serrault autour du viol et de l'assassinat d'une jeune fille. Par une étonnante coïncidence, cette même année 81 Daniel Boulanger publiait un étrange roman, *Connaissez-vous Maronne?*, qui n'est qu'un dialogue entre un policier et un suspect à propos de l'assassinat d'une jeune fille dans sa chambre d'hôtel. La même année je vis le film et je lus le livre et, dans mon esprit, le film ne pouvait être que la scénarisation du livre ! Une même justesse dans l'écriture.

Autant dire que je suis tombé de haut avec *Billy-ze-Kick* dont le titre est sans doute le meilleur du livre.

Faut-il essayer de résumer son intrigue ? Le père de Julie-Berthe, Clovis Chapeau, est flic, l'adjoint du commissaire Bellanger, présentement en congé à Cahors. C'est lui, Chapeau, qui a inventé ce personnage de Billy-ze-Kick pour distraire sa fille en l'édifiant sur la noblesse de sa tâche. Sa femme est Juliette, dont on apprendra assez vite qu'elle se livre à... la prostitution – je vous l'ai dit, Vautrin ne recule devant aucune énormité.

Aussi invraisemblable que le meurtrier qui va sévir en signant B.z.K. ses forfaits habite dans le même immeuble où il apparaît sous les traits d'une magnifique pin-up qui fait du gringue à tout le monde. Chapeau lui-même n'y est pas insensible. Zulie partage ce personnage avec ses copains, dont Hippo le schyzophrène ! Et les meurtres vont se succéder, tous aussi incompréhensibles et tous signés B.z.K. Dans le même temps Chapeau, intrigué par le comportement de sa femme, la prend en filature...

Bref, au terme d'une poursuite, la pin-up meurtrière – qui est en fait un travesti – est cernée. Il va périr, comme Chapeau, dans une terrible explosion manigancée par Alcide, le vieux locataire de l'immeuble qui a déclaré la guerre aux *achêlèmes*. Ultime pied-de-nez de Vautrin : le jour de l'enterrement de Chapeau, sa femme est abattue par... Billy-ze-Kick, comme le prouve un papier qu'elle tient en main !

J'oublie de dire qu'évidemment, puisque tout dévisse dans cette histoire, on ne saura jamais comment Chapeau a été mis sur la piste de sa voisine ni comment celle-ci – enfin, celui-ci – a découvert que Zulie avait percé son secret : il enlève la gamine et, quand les policiers tirent, Zulie est touchée, il est peu probable qu'elle s'en sorte.

Il a dû bien rigoler à écrire ça, et bien faire marrer ses copains mais on ne peut s'empêcher de se dire : tant de facilité d'écriture pour une nullité pareille, c'est vraiment dommage ! Ça m'aura au moins donné envie de relire Boulanger et son *Connaissez-vous Maronne?*

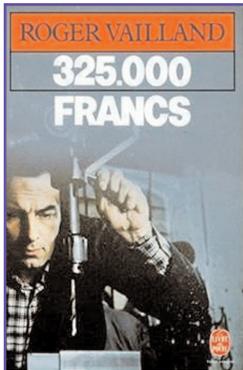
Roger Wallet ♦



Billy-ze-Kick, Jean Vautrin, 1974.
En poche, 207 p.

ROGER VAILLAND

«325.000 FRANCS»



Comme pour beaucoup d'écrivains, Roger Vailland était pour moi un nom, auquel j'avais agglutiné quelques bribes d'informations: il était journaliste, il était très dandy, il buvait sec et se droguait, il avait été dans la Résistance puis, brièvement, au P.C. que les événements de 56 l'avaient fait fuir. Si «*La loi*», en 59, est le premier film auquel m'em-

mena mon frère aîné, je n'en ai gardé aucun souvenir. J'abordais donc ce roman de 55 avec beaucoup d'envie.

Le premier chapitre (38p.) me laissa songeur: l'auteur y raconte par le menu la course à laquelle prend part le personnage principal, Busard, un jeune homme de Bionnas, dans le Jura. Songeur en raison de la scénarisation dont je n'ai pas perçu les lignes de force. Pourquoi raconter aussi longuement son échappée alors qu'il ne se passe rien – cela m'a rappelé nombre d'étapes du Tour de France dont rend bien mieux compte le résumé, sauf en montagne. C'est un peu comme un 10.000m. où tout se jouerait dans le dernier tour de piste. D'autant que là, l'auteur expédie en 30 mots le récit de l'arrivée! Étonnant pour un journaliste.

Si le cyclisme est le rêve de Busard, il est aussi fiancé à Marie-Jeanne qui ne rêve que d'une chose: échapper au sort commun des Jurassiens de l'époque, l'usine et ses presses à matière plastique. Busard se met en quête et déniche une affaire: entre Chalon-sur-Saône et Macon, le long de la nationale, un snack-bar est à vendre. 700.000 francs. En additionnant leurs économies, reste à trouver 325.000 francs. Le jeune homme calcule alors que, s'il veut être dans les délais de vente, il lui faut travailler à deux – et non à trois comme le veulent les trois-huit – pendant 187 jours. Le jeune vainqueur de la course est d'accord pour tenir le pari avec lui.

Le patron accepte. Le délégué syndical ne peut être d'accord avec cette sur-exploitation mais finit par fermer les yeux par amitié pour le père de Busard. La suite du livre raconte ces six mois par le menu. Évidemment, il y aura un accident. Mais pourquoi l'auteur pousse-t-il le mauvais suspense jusqu'à le

faire survenir la dernière nuit? Pourtant Vailland était critique de cinéma et il avait déjà collaboré comme dialoguiste avec Daquin – il le sera par la suite avec Vadim et René Clément. Il devait savoir qu'à vouloir trop démontrer...

Cette volonté démonstrative trouve parfaitement à s'illustrer dans l'approche du monde du travail. Si la tâche de l'ouvrier sur la presse à injection est superbement traduite par la succession de verbes *il lève* [la grille], *détache* [la pièce], *baisse* [la grille], *tranche* [la carotte], *sépare* [les pièces], les *jette* [dans la caisse] qui revient en leitmotiv, il est des pages entières où l'on a le sentiment, à la lecture, que l'auteur recopie le mode d'emploi de la machine. [p.93] *Le moule, à l'extrémité du cylindre opposée au réservoir, est comme le ventre de la presse. Une tête cylindrique: le réservoir, emmanchée d'un long cou posé horizontalement: le cylindre aboutissant à un ventre court: le moule...* Cinq pages suivent, de la même implacable description.

Comme il y a peu à dire du travail lui-même, l'auteur fait en sorte que les sentiments de Marie-Jeanne connaissent des hauts et des bas, ce qui nourrit quelques scènes d'un autre registre – elle va jusqu'à une lettre de rupture.

La langue de Vailland elle-même me heurte: il a une curieuse conception de la valeur des temps. Un exemple où il combine passé simple et présent d'une façon que je ne connais à aucun autre écrivain – [Busard a maigri.] *Les creux à la base du nez firent apparaître davantage qu'il a les yeux exceptionnellement rapprochés, ce qui accentua son air buté...* Un autre exemple de raideur stylistique: l'emploi du futur là où conviendrait le conditionnel pour dire le futur dans le passé: *Busard s'était juré de respecter la règle de sécurité. Il ne touchera [Il ne toucherait] jamais au coupe-circuit.*

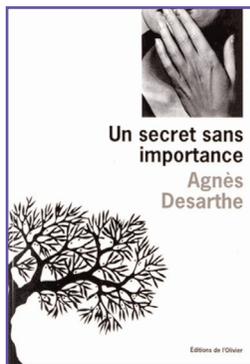
Ce terme de *raideur* dans la langue et dans le scénario est celui qui caractérise le plus justement mon sentiment de lecture. Je suis face à une langue qui a vieilli.

Léo Demozay ♦



325.000 francs, Roger Vailland, 1955. En poche, 240 p.

«UN SECRET SANS IMPORTANCE»



Ce roman de 96 est le second d'Agnès Desarthe qui avait surtout – elle a continué – écrit pour la jeunesse. C'est un beau texte, certes un peu «fouillis» mais dont la construction peut faire modèle. À vrai dire, c'est ce que j'en retiens surtout même si certaines pages sont d'une force sublime – telle la mort de Sonia.

Un modèle d'architecture, disais-je. Au début, elle met ses personnages un par un au cœur de leur action. Chapitre par chapitre on découvre donc des personnes différentes dont rien n'indique qu'elles puissent se connaître. Dans une banlieue indéterminée qui ressemble beaucoup aux quartiers juifs d'Isaac Bashevis Singer, on croise Emile Hortchak, linguiste, et sa curieuse voisine Violette Opas chez qui, chaque matin, il va boire le café; son ami Dan Jabrowski et Sonia, sa femme, visiblement diminuée par une incurable maladie; sa secrétaire, une Américaine, la pulpeuse Harriet, surdiplômée pour le poste qu'elle occupe à l'Institut; et puis un jeune chercheur, Gabriel Schwartz, qui enregistre d'anodines conversations.

Au fil des chapitres se dévoilent les relations des uns et des autres. Hortchak se verrait bien amoureux de Violette. Cette dernière sort d'un long séjour psychiatrique et mettra longtemps à trouver sa voie, qui sera radicale: elle partira pour prendre un emploi dans le pays de ses origines. Entre Dan et Sonia, ce fut l'amour fou et puis la maladie a tout laminé. Sonia aussi partira, mais ce sera dans la mort. Comme elle est de confession juive, son âme reviendra se mêler de la vie des survivants. Quant aux deux derniers, Gabriel et Harriet, leurs corps se trouveront à l'issue du raout mondain organisé par Emile.

Poser des personnages sans en rien dire de plus dans un premier temps avant que les aléas scénaristiques n'en dévoilent les interactions, c'est, somme toute, le même procédé que Vautrin. La différence c'est l'effort de rationalité de l'auteur pour construire un story-board plausible, même si une certaine folie n'en est pas absente, notamment à travers les person-

nages de Sonia et de Violette. Au demeurant le seul véritable secret est celui que partagent – ils ne le savent pas au début mais le découvrent peu à peu – Gabriel et Emile, son... père. Le propos d'Agnès Desarthe n'est pas tant de mettre en place une mécanique policière de dévoilement de la vérité que de révéler la part d'irrationnel qui irrigue chacune de ces – de nos – existences.

Je pense que le choix de la judéité ne répond à rien d'autre qu'à l'ancrage du récit dans un univers fantasmé, poétique, où il est facile que la réalité se laisse déborder par l'irrationnel.

J'ai parlé du récit de la mort de Sonia. La voici.

«Et sa mère lui apparut.

Dans la cour de l'immeuble de la rue du Marché, elle se tenait debout sur le pavé, une bassine pleine de linge posée contre son ventre. Sonia la regardait d'en haut, appuyée au balcon. "Petit bouleau", appelait sa mère en regardant la fenêtre de l'appartement. Sonia se pencha et dit: "Laisse-moi jouer avec mes frères et sœurs." "Petit bouleau", cria-t-elle encore, "tu as assez joué, il faut venir m'aider maintenant." Sonia se pencha de nouveau et vit sa mère poser la bassine sur le sol, tirer un drap et s'en couvrir la tête. Elle se pencha encore et tomba mollement par la fenêtre. Elle sut qu'elle ne se réveillerait plus jamais.»

Une confusion dans les noms m'a fait tout d'abord prendre Agnès Desarthe pour Danièle Sallenave dont je viens de retrouver trace du livre que j'avais en mémoire, «Adieu». Le thème en était tout autre: le récit de vie d'un homme bien ordinaire. Est-ce l'imprécision de la mémoire, mais une sorte de parenté demeure en mon esprit. Même si le récit de Desarthe est plus... prompt à partir dans le rêve, dans la songerie. Le style de Sallenave est plus tranché, plus vigoureux. Ce style d'écriture se prêterait mieux à Fabienne Jacob, à la Fabienne Jacob des «Séances». Peut-être paraîtra-t-il vain au lecteur que j'évoque ces noms mais on lit toujours un livre avec ce que l'on est, avec ce qui nous forme le jugement.

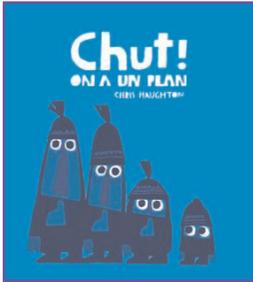
Aude France ♦



Un secret sans importance,
Agnès Desarthe, éd. de
l'Olivier, 1996.200p.

CHRIS HAUGHTON

«CHUT! ON A UN PLAN»



L'auteur irlandais (45 ans) est publicitaire et illustrateur. Bardé de prix (dont le prix Sorcières de l'Association des Bibliothécaires de France) pour ses albums jeunesse, dont celui-ci est le 3^{ème}. C'est un ouvrage pour les 2-3 ans.

Tout petit format et carton

très rigide. Trois personnages se mettent en tête d'attraper un oiseau avec leurs épuisettes. Le quatrième plus petit assiste à la chasse. Qui échoue quand ils passent à l'attaque. Trois, quatre, cinq tentatives vaines. À la cinquième ils tombent dans la rivière. Alors ils tentent d'appâter leur proie avec du pain. Aussitôt accourent des dizaines d'oiseaux, dont le chef qui met piteusement en fuite les chasseurs. C'est alors qu'ils aperçoivent un écureuil... Consternation du petit.

Le «texte», réduit à la portion congrue, est destiné à être retenu et dit par le jeune enfant à qui lecture est faite. Les personnages sont massifs et rigolos. Bleu blanc, sauf les oiseaux et l'écureuil.



Le genre de petit livre que l'enfant aura très vite plaisir à lire et à raconter seul à ses parents. Une entrée très ludique dans la littérature jeunesse.



Chut! On a un plan, Chris Haughton, éd. Thierry Magnier, 2014. 39p. Format 16x16.

GEOFFROY DE PENNART

«LES LOUPS SONT REVENUS!»



Ce livre reprend les quatre premières aventures des loups, *Le loup est revenu!*, *Le loup sentimental*, *Le déjeuner des loups* et *Je suis revenu!*

Ce sont des sentimentaux, les loups de GdP. L'annonce de leur retour déclenche pourtant chez M. Lapin une panique terrible quand il entend frapper à sa porte.

Mais ce sont les trois petits cochons qui viennent se réfugier chez lui. Puis Mme Chèvre et ses sept biquets, puis... Il y a bientôt un monde fou. Et si l'on en profitait pour manger ensemble. Aussitôt dit aussitôt fait. Et quand pour de bon le loup se présentera, il recevra la correction de sa vie... avant d'être invité à se joindre à eux.

Et cet autre qui est maintenant assez grand pour aller vivre sa vie. Ses parents lui donnent un vademecum: la liste des nourritures qu'il peut ingurgiter. À peine sort-il de la forêt, il tombe sur les sept biquets, Mme Chèvre lui dit de tous les manger pour ne pas laisser d'orphelin mais il n'a pas assez faim. Puis le Petit Chaperon Rouge mais la fillette évoque sa Mère-Grand, ce qui provoque l'émotion du loup à l'image de sa propre grand-mère. Et ainsi de suite. Jusqu'à ce qu'il rencontre l'ogre, qui veut le chasser. Une bagarre s'ensuit et le loup le dévore. Quel bon repas! Il l'ajoute à la liste de ses parents.

Les quatre histoires sont du même acabit, pleines de petites peurs et de grands sourires. De quoi faire aimer les loups aux enfants.

Anais Labbaye ◆

Les loups sont revenus!, Geoffroy de Pennart, Kaléidoscope, 2019. 148p. Format 18,5 x 25,5.



É. LE ROUX – L. BRUNSCHWIG

«LA MÉMOIRE DANS LES POCHE» - 3



J'avais, il y a quelques mois, (n°27, 1^{er} février) chroniqué les deux premiers tomes de ce roman graphique.

Je tombe sur cette interview de l'auteur, juste avant la parution du tome 3 :

«J'avais envie de traiter le thème de la famille, comme dans *Makabi*, mais cette fois-ci je voulais mettre à l'écart toutes intrigues policières ou autres,

je voulais que mon sujet soit le cœur même du récit. Je suis parti de choses qui m'étaient proches, de personnes connues, d'événements auxquels j'ai moi-même été confrontés. Je n'ai pas fait un récit autobiographique car j'ai préféré pousser le caractère de mes personnages et les situations jusqu'au bout de leur logique. Les parents Letignal sont des gens apparemment ouverts et généreux. Le père est une figure du quartier des Tommettes, la mère presque une légende, puisqu'elle a contribué à élever plusieurs dizaines de ces gamins livrés à eux-mêmes qu'elle récupérait à la sortie de l'école. Laurent, leur fils unique, jeune romancier, aujourd'hui âgé de 23 ans, admire ses parents, en qui il voit des êtres *magnifiques*. Souhaitant se montrer digne d'eux, il accepte de donner des cours d'alphabétisation au centre socioculturel du quartier. Il y découvre la douleur extrême de gens déracinés ou cruellement blessés par la vie... Mais alors qu'il veut agir en leur faveur, il se rend compte de son impuissance due à l'étroitesse de sa vie, trop longtemps assujettie à celle de ses parents.

La Mémoire dans les poches raconte la destruction d'une famille dont les liens se sont construits sur le mensonge, les omissions et un rapport idéalisé entre

trois êtres qui croient parfaitement se connaître, mais qui, en fait, ignorent tout les uns des autres.»

Je ne suis pas sûr que cela nous aide mais...

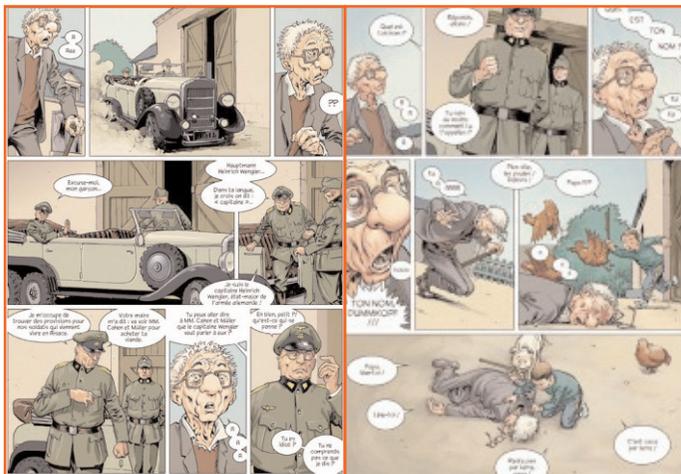
Avant de commencer j'insiste sur le caractère exceptionnel de cette BD qui n'a jamais mieux porté le nom de roman graphique. Auteur et illustrateur font véritablement œuvre de romanciers : ils nous livrent les éléments nécessaires à la compréhension mais ne nous mâchent pas le travail.

Je ne fais pas l'effort de relire ma note de lecture : je veux plutôt aborder cette BD comme un lecteur qui ne saurait rien des deux premières.

Un enfant court après les poules. Sur le banc, un vieil homme, équipé d'un respirateur, sur lequel veille Tatie Sylviane. L'enfant – cinq six ans – se prénomme Tarik. L'enfant poursuit les poules dans la grange, ce que Sylviane a formellement interdit. Le vieil homme fait effort pour se lever. À cet instant arrive une jeep avec deux soldats SS. Ils demandent au vieil homme son identité. L'homme s'écroule au sol. La jeep n'est plus là, l'enfant se précipite sur le vieil homme, «Papa, papa!»

L'histoire enchaîne sur une plaque de maison qui indique «Cahen & Müller S.A, Vente en gros de bétail depuis 1919, France, Allemagne, Suisse». Un jeune homme pousse le portail, il est accompagné d'une vidéaste. On comprend que le jeune homme est sur les traces de son père, il se demande qui peut bien être cet Isaac Cahen que connaissait son père. Il sonne. C'est Mme Müller qui lui ouvre, une femme d'un certain âge. Avant-dernière image de la page : «Désolé de vous déranger, madame! Je suis bien chez M. Müller?» Dernière image : «Je suis son épouse, oui!» répond la femme à... l'homme âgé que l'on voit de trois quarts, il serre un petit garçon par le cou.

Cette longue introduction (les 7 premières pages) pour montrer à quel point cette BD est littéraire : pas d'explications superflues, les époques se mélangent sans crier gare, au lecteur d'être attentif et de combler les ellipses. C'est superbe d'intelligence.



Voyez (dernière image page de gauche) comment le capitaine SS dit «Eh bien petit?» alors que le dessin est celui du vieil homme: souvenir d'enfance qui resurgit.

Ceci dit, l'histoire est très complexe. Les éléments d'intrigue appartiennent à trois générations, qui sont celles du vieil homme: de son enfance, de sa vie d'homme et du vieillard qu'il est devenu. Mais le petit Tarik qui se penche sur son corps est bien son fils. Enfin, pas vraiment... Il s'agit du fils de Malika, une jeune Algérienne dont son fils (le jeune homme qui enquête) était amoureux. Le vieil homme a fait établir des faux papiers et recueilli l'enfant comme étant son fils. Lui-même, quand il avait l'âge de Tarik, a été sauvé, sous l'Occupation, par des gens qui lui ont donné une autre identité, celle de Sidoine Letignal – nom qu'il a ensuite conservé et que porte son fils.

Mais son vrai nom, alors? Eh bien, au terme de sa vie – le roman s'achève sur sa mort et la révélation faite à son fils – et alors qu'il est retourné dans le petit village alsacien de Kirschenbach puis à Montargis – où habitaient les Letignal – nous l'apprenons: Isaac Cahen. Il était Juif. Il l'a caché à sa femme et à son fils. Il meurt dans la grange, sur la paille où, avec son «cousin» Hubert Letignal ils rêvaient de leurs premières amours. Pendant son agonie, la scène avec Lili est irréaliste: une page, sept images d'un sublime qui laisse sans qualificatif. Lili était sa gouvernante, elle n'a pas pu fuir avec lui. Elle est allongée, véritable cadavre, décharnée. Elle dit juste le camp de concentration et, sa dernière phrase quand elle se serre contre lui: «Je t'a-

vais juré qu'on se retrouverait.» Le nom de Lili n'est même pas prononcé. Page suivante: retour dans les tons vert/bleu, son fils le serre dans ses bras. Pas un mot! Il est mort.

Juste avant, trois pages qui, en ce temps de pandémie, auraient dit la noblesse du métier de soignant sans aller puiser dans le lexique grandiloquent et débile – oui, débile, Monsieur le Président! Infantilisant, comme vous aimez que soit le peuple. Sidoine a besoin d'uriner. Son fils le soutient, il lui enlève le pantalon et le slip, il l'assoit sur «le pot». À ce

moment surgit Tarik qui se précipite sur lui «PAPAAA!» L'oncle Hubert survient, il s'excuse, Tarik s'est sauvé sans rien dire. Le fils d'Isaac lui demande «Tu l'aimes, ton papa?», à quoi Tarik répond avec la franchise des gosses «Ben... C'est un vieux papa. Il est tout le temps malade. Pour jouer, tonton Hubert il est plus amusant!», ce qui est d'une vérité absolue dans une bouche de cinq ans.

La vérité: tout ce qui nous a manqué lors de cette pandémie.

Je trouverais hautement militant que les éditions Futuropolis adressent les trois volumes de *La mémoire dans les poches* à l'Élysée et à Matignon. Qui sait? Il y aura peut-être quelqu'un pour en être ému. On le saurait vite: il démissionnerait dans l'heure, juste après avoir signé l'autorisation de séjour de Malika...

Roger Wallet ♦

La mémoire dans les poches, É. Le Roux-L.Brunschwig, Futuropolis, 2017. Grand format. 76p.



TRIOLET, VILLANELLE & PANTOUN



Trois formes poétiques qui rappellent que la poésie fut initialement chantée et dont le charme se renouvelle quand on les aborde.

Le **triolet** est le plus simple; huit vers, dont trois se répètent; soit cinq vers à écrire sur deux rimes. Tenez: «Le printemps» de Charles d'Orléans (XV^e), dans une forme qui s'appelait alors rondel et comptait 13 octosyllabes:

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chant ou crie:
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau.
Le temps a laissé son manteau.

Le triolet dans sa forme fixe, ici sous la plume de Théodore de Banville (XIX^e):

Si j'étais le Zéphyr ailé,
J'irais mourir sur votre bouche.
Ces voiles, j'en aurais la clé
Si j'étais le Zéphyr ailé.
Près des seins pour qui je brûlai
Je me glisserais dans la couche.
Si j'étais le Zéphyr ailé,
J'irais mourir sur votre bouche.

Une forme qui se prête parfaitement à la galanterie.
La **villanelle** est plus récente (XVIII^e) mais trouverait son origine deux siècles plus tôt chez Passerat:

La tourterelle envolée

J'ai perdu ma tourterelle;
Est-ce point elle que j'oy?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle;
Hélas! aussi fais-je, moi,
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi:
Je veux aller après elle.

Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi!
J'a perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

Des poètes comme Honoré d'Urfé ou Étienne Jodelle ont usé de sa joliesse.

La forme s'en fixe trois siècles plus tard par Banville, encore lui, et Boulmier:

Pour faire une villanelle
Rime en 'elle' et rime en 'in'
La méthode est simple et belle.

On dispose en kyrielle
Cinq tercets, plus un quatrain,
Pour faire une villanelle

Sur le premier vers en 'elle'

Le second tercet prend fin ;
La méthode est simple et belle.

Le troisième vers, fidèle,
Alterne comme refrain
Pour faire une villanelle

La ronde ainsi s'entremêle ;
L'un, puis l'autre, va son train
La méthode est simple et belle.

La dernière ritournelle
Les voit se donner la main
La méthode est simple et belle
Pour faire une villanelle.

Leonard Cohen a chanté *Villanelle For Our Time* de son compatriote Franck Scott.

Le **pantoun** (que Hugo baptisa par erreur pantoum) est une forme de poésie malaise basée sur des quatrains à rimes embrassées dont les vers 2 et 4 sont repris à l'identique en 1 et 3 du quatrain suivant. S'y est ajoutée la contrainte que le dernier vers du poème soit une reprise du tout premier. Il est une autre règle, souvent oubliée: le mot malais indique l'idée de *comparaison*; eh bien un pantoun implique une dichotomie entre les deux distiques du quatrain: en clair les vers 3 et 4 parlent d'autre chose (tableau subjectif) que les vers 1 et 2 (tableau d'ordre objectif). On retrouve là une des règles de base du haïku dont les 5-7-5 syllabes fleurissent à tout va en omettant de lier sensation et émotion/sentiment.

Magnifique pantoun de Louisa Pène-Siefert (XIX^e).

Vraiment j'ai vingt ans révolus,
Ma première enfance est enfuie.
— Hélas! les beaux jours ne sont plus,
C'est l'automne, voici la pluie.

Ma première enfance est enfuie,
Mes premiers muguets sont passés.
— C'est l'automne, voici la pluie,
Les nuages sont amassés.

Mes premiers muguets sont passés,
Mon aubépine est effeuillée.
— Les nuages sont amassés,
La prairie est toute mouillée.

Mon aubépine est effeuillée,
Et j'ai pleuré sur ses débris.

— La prairie est toute mouillée,
Plus de soleil, le ciel est gris.

Et j'ai pleuré sur ses débris.
Pourtant, ce n'était rien encore.
— Plus de soleil, le ciel est gris,
Le bois de rouge se colore.

Pourtant ce n'était rien encore,
D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas.
— Le bois de rouge se colore
Mais le beau temps ne revient pas.

D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas
J'ai teint de mon sang leurs épines.
— Mais le beau temps ne revient pas,
La sève descend aux racines.

J'ai teint de mon sang leurs épines.
Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir.
— La sève descend aux racines,
La nature va défaillir.

Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir:
Joie, amour, bonheur, espérance!
— La nature va défaillir
Dans une indicible souffrance.

Joie, amour, bonheur, espérance,
Que vous étiez beaux autrefois!
— Dans une indicible souffrance,
Faut-il que tout meure à la fois?

Que vous étiez beaux autrefois,
Au clair soleil de la jeunesse!
— Faut-il que tout meure à la fois?
Est-il sûr qu'un jour tout renaisse?

Au clair soleil de la jeunesse,
Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru.
— Est-il sûr qu'un jour tout renaisse,
Après que tout a disparu?

Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru!
Et tout manque où ma main s'appuie.
— Après que tout a disparu,
Je regarde tomber la pluie.

Et tout manque où ma main s'appuie.
Hélas! les beaux jours ne sont plus.
— Je regarde tomber la pluie...
Vraiment, j'ai vingt ans révolus.

Elle avait 20 ans et mourra à 32...

Marc Frétoy ♦

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

AU SECOURS! IL Y A UN PHILOSOPHE QUI ME SUIT!

Nous avons été bloqués dans nos appartements durant deux mois, sans rôle, sans relation sociale, sans jouir de ce qui compte le plus pour chacun de nous, à savoir se livrer dans l'instant à ce que nous avons envie de faire, sans idée directrice, sans pensée particulière, sans dessein grand ou petit. Bouger, parler, se frotter aux amis, aux voisins...

Grosso modo, se laisser porter par nos élans minuscules, par ce que l'on nomme vivre, tout simplement. Cette situation, on l'a vu, a été acceptée plutôt aisément y compris par ceux que l'on qualifiait il n'y a pas si longtemps de Gaulois réfractaires. Il n'empêche qu'elle pose de nombreuses questions, y compris d'ailleurs celle-ci : « Mais comment une telle obéissance a-t-elle été possible ? »

Des sondeurs, des psychologues, des experts du Café du Commerce privés de zinc et de terrasse se sont livrés avec délectation à leur exercice favori et les micros tendus ont recueilli un florilège dont l'abondance oscillant entre sottise touchante, connerie exaspérante et mélancolie rigolarde pourrait nourrir nos réflexions les moins amènes durant des mois ! Et puis, les choses se tassent et l'on veut croire collectivement que l'heure des bilans est venue. Alors les micros changent d'orientation, à la manière dont autrefois Roger Couderc disait que les mouches avaient changé d'âne.

Sur le thème inépuisable du « Où vais-je ? Où cours-je ? Dans quel état j'erre ? » c'est au tour des philosophes d'entrer en piste. Le principe du philosophe médiatique est simple : il consiste à poser une question en cherchant autant que possible un axe original ou inédit et à y apporter sa propre réponse. D'ailleurs, parfois la chose fonctionne très clairement

dans l'autre sens : le philosophe a une réponse (n'allez pas croire qu'il serait plus con que le gars du Café du Commerce qui pour sa part a TOUTES LES RÉPONSES !) et cherche LA question qui lui permettrait de développer son point de vue singulier, de donner matière à débat et, avec un peu de chance, à polémique, carburant médiatique essentiel et existentiel s'il en est chez le philosophe professionnel.

Je vous livre ici quelques exemples de ces questions telles qu'entendues ici et là, permettant de penser l'épidémie, de penser le confinement, de penser la distanciation, de penser l'inactivité...

« À quoi servons-nous ? » demandera le philosophe inclusif, qui par ce "nous" entend ne pas se dissocier de la masse de ses contemporains. Car en effet, nous avons remarqué que notre utilité sociale en avait pris un méchant coup. Mais la rudesse de la question interpelle ! C'est vrai ça ! À quoi servons-nous ? Elle nous renvoie dans l'instant à notre petitesse dérisoire. Mais une petitesse que l'on peut toutefois accepter comme une condition collectivement partagée. Grâce à ce nous opportunément glissé là par le penseur. N'empêche que la question fait mal. Et l'on s'interroge, perplexe : ne voilà-t-il pas un excellent sujet de débat pour nous remettre de nos émotions ?

« À quoi servez-vous ? » demandera le philosophe excluant, celui qui ne se confond ni ne se commet avec la plèbe qu'il invite cependant à se regarder le nombril et les synapses. « Et toi, Socrate, demanderait spontanément notre ami du Café du Commerce, à quoi tu sers ? Merde, ce con va nous paniquer encore plus qu'on ne l'était ! Mais on sert à... on sert... Je sais pas moi ? On te sert ton café quand tu poses ton cul à la terrasse des Deux Magots ! On te porte chez toi les 37 volumes des pensées de Lénine que t'as commandé par internet. On te torche le cul quand tu arrives mal en point à l'hôpital... »

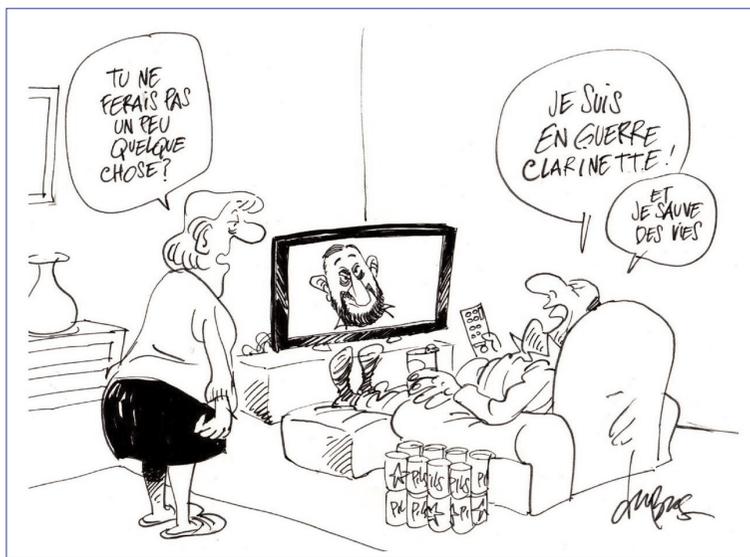
Et puis un autre demandera encore : « Comment pouvez-vous changer le monde, pour qu'il ne ressem-

ble pas au monde d'avant?» Hein, hein? La question te trouble mon petit gars. Mais tu t'en fous de changer le monde d'avant. Ce que tu veux, c'est qu'il revienne fissa, le monde d'avant. Ce que tu veux c'est que ton patron ne t'ait pas viré pendant que tu chialais dans ton masque. Que ton banquier n'ait pas bloqué ta carte bleue. Que tes gosses puissent retourner à l'école et pas faire chier à la maison du matin au soir! «Et puis, je ne sais pas si tu es au courant, réponds-tu dans ta barbe au philosophe, mais pour changer le monde d'avant, j'ai pas l'outillage! J'ai pas la longueur de levier pour la soulever, cette fichue planète. Si t'as une question comme celle-là, tu en discutes avec tes copains et vous retroussez vos manches! Mais vous ne venez pas me bassiner avec

vos insuffisances velléitaires! Et surtout pas en me rendant responsable d'un truc qui me dépasse et sur lequel je n'ai aucun moyen d'agir.»

J'en suis là, à ruminer la violence de ces questions. À l'impossibilité qu'il y a d'y répondre. À la manière de faire entendre à tous qu'arrive un moment où il faut soigner les blessures sans trop poser de questions. Qu'il faut sans doute donner le temps à la cicatrisation de s'opérer. C'est aussi le moment où de la pièce voisine, la question du philosophe sur ma réelle utilité sociale revient en force: «Anatole, cet aspirateur que tu dois passer, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain?»

Michel Lalet ♦



Antoine Cantin-Brault, de l'Université de Saint-Boniface, au Manitoba, voit dans la période que nous vivons, un retour de la *théodicée*, une doctrine qui cherche à expliquer le plan divin, la présence du mal dans un monde régi par un dieu qui est bon et tout-puissant.

Celle-ci prend une nouvelle forme sécularisée. «Elle n'est plus liée au religieux, mais à la nature, comme si la nature elle-même était devenue une sorte de nouvelle divinité», précise-t-il.

«À l'intérieur de la crise sanitaire, il y a une crise économique et sociale. À l'intérieur de cette deuxième poupée russe s'en loge une troisième : une crise des valeurs, morale, très profonde, une crise spirituelle, dans le choix qui va se présenter dans des termes radicaux, entre plusieurs systèmes de valeurs, qui impliquent une représentation de la communauté, une conception de la mort dans la vie, et finalement une conception de ce qu'est l'humanité.»

Étienne Balibar, professeur émérite Paris-Nanterre.

L'IDÉE ET LA FORME

Une nouvelle chronique! Sur la page blanche aucune idée en quête de forme ne s'invite. Pour vaincre l'angoisse mallarméenne, j'en appelle à l'enthousiasme des dieux. Nul scribe mystérieux ne daigne armer ma plume. Nul démon n'apparaît pour mettre du soufre dans l'encrier. Les dieux, pas plus que les diables ne font de cadeaux! Malheureusement pour moi, le royaume du papier appartient bien à ce monde. L'âme, le souffle, l'inspiration n'ont plus la moindre valeur métaphysique.

Un rien suffirait à griffonner cette feuille, prendre dans le vent de l'actualité le fait qui fait réfléchir, en revêtir élégamment la frivolité d'une prudence parcimonieuse ou la gravité d'une feinte désinvolture. Bon sens d'un côté, folie de l'autre, avec une dose de pensée encyclopédique cela pourrait plaire. Au mieux buter par hasard dans l'empire peuplé des signes sur un mot égaré déclencherait le processus d'écriture. J'essaie de m'accrocher aux souvenirs des fragiles poésies, revisite les romans et les récits, m'accroche à quelques vains essais. J'hésite au bord du vide. Impossible de passer outre! Faut-il rebrousser chemin? Pour me consoler, en espérant qu'une aigrette de feu dans la nuit soit bien une invasion d'extraterrestres, je me dis que le pauvre se régale davantage d'un quignon de pain que le riche d'une table bien garnie. Je chasse aussitôt de mon esprit cette satisfaction hypocrite. Je rassemble alors toutes mes forces. Mon cerveau se met en action, cela confirme la primauté de l'intellect dans toute création. Et si l'inspiration n'était qu'une nostalgie d'écrivain qui faute d'avoir pu rivaliser avec l'empyrée masquait un travail besogneux pour concurrencer les dieux dans le mouvement incessant entre la forme et l'idée?

L'écriture serait donc un travail d'alchimiste. Car on ne crée pas *ex nihilo*, il faut partir de la matière brute. Un auteur est toujours à l'affût. Une lumière, une odeur, un arbre, une réminiscence, une situation vécue, le temps qui s'écoule, une parole suffisent à susciter la projection mentale de toutes les vies possibles, de tous les textes. L'écrivain affronte ce matériau avec l'outil de la langue, plus celle-ci résiste, plus son œuvre gagne en précision et en intimité. Le don d'un auteur résulte de sa lutte contre la résistance de la langue. La première contrainte sera de trouver son rythme d'expression, la manière dont il mettra en évidence ses appropriations et la capacité de réso-

nance de son texte. La distinction entre l'idée et la forme n'a aucun sens au moment où l'on écrit. Certains écrits peuvent s'écarter des règles, comporter la part d'hermétisme qui tient à l'inventivité de celui qui l'a écrit. D'autres encore, tellement bien écrits, révèlent la maîtrise formelle de la langue de son auteur et peuvent être appréciés pour leurs qualités esthétiques, sans que l'on s'attarde sur le fond. Il y a toujours ceux qui à partir d'une idée cherchent la forme adéquate et les autres qui, victimes de leur habileté formelle, n'expriment que de piètres pensées. Dans les deux cas, là où il convient d'être lyrique ils sont oratoires, là où il convient d'être intime ils deviennent pittoresques. À leur traîne, suivent les besogneux, souvent bien rémunérés, qui construisent leur œuvre en accumulant notes et documents tout en utilisant à bon escient les règles de la grammaire et de la métrique, sans jamais accéder au style.

L'acte d'écriture n'est donc ni une idée qui cherche une forme, ni une forme qui cherche une idée, il résulte de leur double et mutuelle élaboration à partir de la matière brute sous l'action des mots. Ce que l'on appelle le talent ne serait que la lente maturation, presque matérielle d'une intuition rudimentaire. Cela conduit à éliminer les notions de génie ou d'inspiration au profit d'un travail, volontaire et conscient sur la forme. Le point limite d'une telle considération serait de soustraire les textes au hasard. Par les temps qui courent cela aboutirait à la conception de textes par l'intelligence artificielle, à la mathématisation de l'écriture. Celle-ci ne devrait jamais être ni une technique ni une quête mais l'expérimentation perpétuelle des ressources du langage. Le moteur de tout écrivain, quelle que soit sa modestie, c'est la perspective de ramener les choses vers une lumière supérieure après avoir voyagé aux sources de l'imaginaire en se heurtant au mystère des mots, des codes et des mythes. L'inspiration est donc aussi le désir de connaissance qui se mue en invention et en création. Écrire est un acte destiné à prolonger la vie d'une communauté linguistique et à créer des valeurs humanistes.

Note de l'auteur

Tout en bavardant avec moi-même, j'ai surmonté l'angoisse de la page blanche dans les délais impartis par le directeur de publication.